

L'IMPOSTURE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE OU LES HABITS NEUFS DU DÉVELOPPEMENT

[Serge Latouche](#)

De Boeck Supérieur | « Mondes en développement »

2003/1 n° 121 | pages 23 à 30

ISSN 0302-3052

ISBN 2-8041-4301-5

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-mondes-en-developpement-2003-1-page-23.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

© De Boeck Supérieur. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'imposture du développement durable ou les habits neufs du développement

Serge LATOUCHE (*)

*There cannot be much doubt, sustainable développement is one of the most toxic recipes*¹ Nicholas Georgescu-Roegen, (Corr. to J. Berry, 1991)

P our tenter de conjurer magiquement les effets négatifs de l'entreprise développementiste, on est entré dans «l'ère des développements à particule²». On a vu des développements «autocentrés», «endogènes», «participatifs», «communautaires», «intégrés», «authentiques», «autonomes et populaires», «équitables» sans parler du développement local, du micro-développement, de l'endo-développement et même de l'ethno-développement! En accolant un adjectif au concept de développement, il ne s'agit pas vraiment de remettre en question l'accumulation capitaliste, tout au plus songe-t-on à adjoindre à la croissance économique un volet social comme on a pu naguère lui ajouter une dimension culturelle, et aujourd'hui une composante écologique.

Ce travail de redéfinition du développement porte, en effet, toujours plus ou moins sur la culture, la nature et la justice sociale. Dans tout cela, il s'agit de guérir un *mal* qui atteindrait le développement de façon accidentelle et non congénitale. On a même créé pour l'occasion un monstre repoussoir : *le mal-développement*. Ce monstre n'est qu'une chimère aberrante. Le mal ne peut pas atteindre le développement pour la bonne raison que le développement imaginaire ou mythologique est par définition l'incarnation même du *bien*. Le «bon» développement est un pléonasme parce que développement signifie «bonne» croissance, parce que la croissance, elle aussi, est un bien et qu'aucune force du mal ne peut prévaloir contre elle.

Toutes ces innovations conceptuelles visent à faire entrer une part de rêve dans la dure réalité de la croissance économique.

(*) *Professeur émérite d'économie de l'Université de Paris-Sud*

¹ Cité par Mauro Bonaiuti, in *La teoria bioeconomica*, "La "nuova economia" di Nicholas Georgescu-Roegen", Carocci, Rome 2001, p. 53.

² Marc Poncelet, Une utopie post-tiersmondiste, la dimension culturelle du développement, L'Harmattan, Paris, 1994. p. 76. "*La dimension culturelle*, note Marc Poncelet, semble conférer une dimension humaine à une problématique trop sèchement environnementaliste. Elle procure un supplément d'âme, un entregent social, une profondeur philosophique aux indicateurs humains", p. 21.

La plus récente et la plus séduisante, et par cela même la plus perverse, de ces trouvailles est certainement le développement durable. Pour démystifier ces habits neufs du développement, il faut dénoncer tant le paradoxe de l'expression que l'inconsistance du projet.

1. LE DÉVELOPPEMENT DURABLE COMME OXYMORE

On appelle oxymore (ou antinomie) une figure de rhétorique consistant à juxtaposer deux mots contradictoires, comme «l'obscur clarté». Ce procédé inventé par les poètes pour exprimer l'inexprimable est de plus en plus utilisé par les technocrates pour faire croire à l'impossible. Ainsi, une guerre propre, une mondialisation à visage humain, une économie solidaire ou saine, etc. Le développement durable est une telle antinomie.

Le développement durable, soutenable ou supportable (sustainable) a été «mis en scène» à la conférence de Rio en Juin 1992³. Il s'agit encore d'un bricolage conceptuel visant à changer les mots à défaut de changer les choses, mais cette fois, on a affaire à une monstruosité verbale du fait de l'antinomie mystificatrice de l'expression. En même temps par son succès universel, il témoigne que la question du développement ne concerne pas ou plus seulement les pays du Sud, mais tout aussi bien ceux du Nord.

Les documents préparatoires au Sommet de Johannesburg montrent que désormais, le développement durable comme mythe rassemble tous les espoirs des développements à particule. Selon les ONG, il s'agit d'un développement «économiquement efficace, écologiquement soutenable, socialement équitable, démocratiquement fondé, géopolitiquement acceptable, culturellement diversifié», bref le merle blanc. Pour les organisateurs officiels de ce Sommet, la mise en avant du bien-être social et de la question de la pauvreté sert à liquider pratiquement tous les engagements de Rio. Les 2500 recommandations de l'Agenda 21 sont abandonnées au bon vouloir des ONG et au sponsoring (éventuellement subventionné) des firmes transnationales, et la solution des problèmes de pollution (changement climatique et autres) est confiée aux forces du marché⁴.

³ On trouve aussi "fiable", "viable", "vivable". L'économie étant une religion dont la langue sacrée est l'anglo-saxon, la traduction des termes économiques met les experts à la torture. Jean-Marie Harribey, dans un mémoire de D.E.A sur le concept de développement durable (Bordeaux I, 1993) propose même "développement soutenable durablement". La trouvaille plutôt heureuse "d'écodéveloppement" utilisée pour la première fois lors de la conférence sur l'environnement de l'ONU tenue à Stockholm en 1972 et reprise dans la déclaration de Cocoyoc par le PNUE et la CNUCED en 1974, n'ayant pas été retenue, c'est le "*sustainable development*" qui s'est imposé quinze années après.

⁴ Catherine Aubertin, "Johannesburg : retour au réalisme commercial", in *Ecologie et politique*, n° 26, 2002.

En 1989, déjà, John Pessey de la Banque mondiale recensait 37 acceptions différentes du concept de «sustainable development⁵». Le Rapport Brundtland (World commission 1987) en contiendrait six à lui tout seul. François Hatem, qui à la même époque en répertoriait 60, propose de classer les théories principales actuellement disponibles sur le développement durable en deux catégories, «écocentrées» et «anthropocentrées», suivant qu'elles se donnent pour objectif essentiel la protection de la vie en général (et donc de tous les êtres vivants, tout au moins de ceux qui ne sont pas encore condamnés) ou le bien-être de l'homme⁶.

Il y a donc dès le départ une divergence manifeste sur la signification du soutenable/durable. Pour les uns, le développement soutenable/durable, c'est un développement respectueux de l'environnement. L'accent est alors mis sur la préservation des écosystèmes. Le développement signifie, dans ce cas, bien-être et qualité de vie satisfaisants, et on ne s'interroge pas trop sur la compatibilité des deux objectifs, développement et environnement. Cette attitude est assez bien représentée chez les militants d'ONG et chez les intellectuels humanistes. La prise en compte des grands équilibres écologiques, doit aller jusqu'à la remise en cause de certains aspects de notre modèle économique de croissance, voire même de notre mode de vie. Cela peut entraîner la nécessité d'inventer un autre paradigme de développement (encore un ! mais lequel ? On n'en sait rien)⁷. Pour les autres, l'important est que le développement tel qu'il est puisse durer indéfiniment⁸. Cette position est celle des industriels, de la plupart des politiques et de la quasi-totalité des économistes. A Maurice Strong déclarant le 4 avril 1992 : *Notre modèle de développement, qui conduit à la destruction des ressources naturelles, n'est pas viable. Nous devons en changer*, font écho les propos de Georges Bush (senior) : *Notre niveau de vie n'est pas négociable*⁹.

Cette ambiguïté est déjà présente en permanence même dans le rapport Brundtland. On lit, en effet, à la page 10 du rapport : *Pour que le développement durable puisse advenir dans le monde entier, les nantis doivent adopter un mode de vie qui respecte les limites écologiques de la planète*. Toutefois, neuf pages plus loin, il est

⁵ J. Pezsey, Economic analysis of sustainable growth and sustainable development, World Bank, Environment Department, Working Paper n° 15, 1989.

⁶ Christian Comelieu, "Développement du développement durable ou blocages conceptuels?" in Tiers-Monde, N° 137, Janvier-mars 1994, pp. 62-63.

⁷ C'est aussi la conclusion d'Alain Ruellan : "Nombreux sont aujourd'hui les scientifiques, les philosophes et les politiques qui estiment qu'il y a incompatibilité et qu'il faut chercher d'autres modèles de développement. Lesquels ? Des travaux sont à mener", in Tiers-Monde, n°137, op. cit. p. 179.

⁸ "Il y a, en effet, un autre sens - dangereux - qui peut être donné à soutenable. Ce sens se réfère non à la durabilité de la nature, mais bien à celle du développement lui-même". Il s'agit d'un glissement désastreux du sens de "sustainability", Vandana Shiva, "Resources", in *The Development Dictionary*, Zed books, Londres 1991, p.217.

⁹ Cité par Jean Marie Harribey, *L'économie économe*, L'harmattan, Paris, 1997.

écrit: *Étant donné les taux de croissance démographique, la production manufacturière devra augmenter de cinq à dix fois uniquement pour que la consommation d'articles manufacturés dans les pays en développement puisse rattraper celle des pays développés.* Comme le remarque non sans humour Marie-Dominique Perrot : *Le Rapport dans son ensemble montre que l'objectif poursuivi ne vise pas tant à limiter l'opulence économique et le gaspillage des puissants (au Nord comme au Sud) qu'à proposer une sorte de saut périlleux fantasmatique qui permette de garantir le beurre (la croissance), l'argent du beurre (l'environnement) ainsi que le surplus du beurre (la satisfaction des besoins fondamentaux) et même l'argent du surplus (les aspirations de tous aujourd'hui et à l'avenir)*¹⁰.

On ne peut que reprendre sa conclusion désabusée : «Qu'est-ce donc que le développement durable, sinon l'éternité assurée à une extension universelle du développement? W¹¹»

Le développement soutenable est comme l'enfer, il est pavé de bonnes intentions. Les exemples de compatibilité entre développement et environnement qui lui donnent créance ne manquent pas. Bien évidemment, la prise en compte de l'environnement n'est pas nécessairement contraire aux intérêts individuels et collectifs des agents économiques. Un directeur de la Shell, Jean-Marie Van Engelshoven, peut déclarer : *Le monde industriel devra savoir répondre aux attentes actuelles s'il veut, de façon responsable, continuer à créer dans le futur de la richesse*¹². Jean-Marie Desmarests, le PDG de Total ne disait pas autre chose avant le naufrage de l'Erika et l'explosion de l'usine d'engrais chimique AZF de Toulouse.

La concordance des intérêts bien compris peut, en effet, se réaliser en théorie et en pratique. Il se trouve des industriels convaincus de la compatibilité des intérêts de la nature et de l'économie. Le Business Council for Sustainable Development, composé de 50 chefs de grandes entreprises, regroupés autour de Stéphan Schmeideny, conseiller de Maurice Strong, président du P.N.U.E pour l'organisation de Rio 92, a publié un manifeste présenté à Rio de Janeiro juste avant l'ouverture de la conférence de 92 : *Changer de cap, réconcilier le développement de l'entreprise et la protection de l'environnement. «En tant que dirigeants d'entreprise, proclame le manifeste, nous adhérons au concept de développement durable, celui qui permettra de répondre aux besoins de l'humanité sans compromettre les chances des générations futures*¹³».

¹⁰ Perrot Marie-Dominique - "Anarchipel de la pensée ordinaire", in *Si...Regards sur le sens commun*, Jacques Hainard et Roland Kaehr éditeurs, Neuchâtel, Musée d'ethnographie, 1993, p.79.

¹¹ Ibidem, p.83.

¹² *Green magazine*, mai 1991. Cet exemple, comme les précédents, est tiré de Hervé Kempf, *L'économie à l'épreuve de l'écologie*, Hatier, coll. Enjeux, Paris 1991, pp. 24/25.

¹³ *Changer de cap*, Dunod, 1992, p.II. On sait que la Banque Mondiale, qui finance la plupart des projets agréés par le Fond des Nations Unies pour l'Environnement, n'est pas en reste : "Une gestion prudente de l'environnement est un fondement du processus de développement"

Tel est bien, en effet, le pari du développement durable. Un industriel américain exprime la chose de façon beaucoup plus simple : *«Nous voulons que survivent à la fois la couche d'ozone et l'industrie américaine»*.

2. L'INSOUTENABLE DÉFI DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

Il vaut la peine d'y regarder de plus près en revenant aux concepts pour voir si le défi peut encore être relevé. La définition du développement durable telle qu'elle figure dans le rapport Brundtland ne prend en compte que la durabilité. Il s'agit, en effet, d'un «processus de changement par lequel l'exploitation des ressources, l'orientation des investissements, les changements techniques et institutionnels se trouvent en harmonie et renforcent le potentiel actuel et futur des besoins des hommes. Il ne faut pas se leurrer pour autant. Ce n'est pas l'environnement qu'il s'agit de préserver pour les décideurs, mais avant tout le développement. Là réside le piège. Le problème avec le développement soutenable n'est pas tant avec le mot soutenable qui est plutôt une belle expression qu'avec le concept de développement qui est carrément un *mot toxique*. En effet, le soutenable, si on le prend au sérieux, signifie que l'activité humaine ne doit pas créer un niveau de pollution supérieur à la capacité de régénération de la biosphère.

Cela n'est que l'application du principe de responsabilité du philosophe Hans Jonas : «Agis de telle sorte que les effets de ton action soient compatibles avec la permanence d'une vie authentiquement humaine sur la terre». Toutefois, la signification historique et pratique du développement, liée au programme de la modernité, est fondamentalement contraire à la durabilité ainsi conçue. Seulement, toute l'idéologie et la pensée unique dominante s'efforcent avec un certain succès d'occulter cette réalité. La main invisible et l'équilibre des intérêts nous garantissent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Pourquoi se faire du souci?

En conséquence, la plupart des économistes qu'ils soient libéraux ou marxistes sont en faveur d'une conception qui permette au développement économique de perdurer. Pour les néoclassiques, le développement est presque naturellement durable. Certains disent même avec un brin de provocation, mais non sans fondement, que ce sont eux les vrais partisans du développement durable, avec l'instauration des «droits à polluer» et la marchandisation de l'environnement. L'économiste John Richard Hicks, avec sa conception du revenu, serait ainsi, sans le savoir, le premier théoricien du développement durable! Stéphane Schmeideny, animateur d'une association d'industriels sensibles à l'environnement, conseiller de Maurice Strong, écrit :

«Le fonctionnement d'un système de marchés libres et concurrentiels, où les prix intègrent les coûts de l'environnement aux autres composantes économiques, constitue le fondement d'un développement durable». Pour les économistes hétérodoxes, les choses sont moins simples, mais l'objectif reste le même. Ainsi, l'économiste marxiste Gérard de Bernis déclare : *On ne fera pas ici de sémantique, on ne se demandera pas non plus si l'adjectif "durable"(soutenable) apporte quoi que ce soit aux définitions classiques du développement, tenons compte de l'air du temps et parlons comme tout le monde. (...) Bien entendu, durable ne renvoie pas à long, mais à irréversible. En ce sens, quel que soit l'intérêt des expériences passées en revue, le fait est que le processus de développement de pays comme l'Algérie, le Brésil, la Corée du Sud, l'Inde ou le Mexique ne s'est pas avéré "durable"(soutenable) : les contradictions non maîtrisées ont balayé les résultats des efforts accomplis, et conduit à la régression*¹⁴. Effectivement, le développement étant défini par Rostow comme «*self-sustaining growth*» (croissance auto-soutenable), l'adjonction de l'adjectif durable ou soutenable à développement est inutile et constitue un pléonasmе. C'est encore plus flagrant avec la définition de Mesarovic et Pestel¹⁵. Pour eux, c'est la croissance homogène, mécanique et quantitative qui est insoutenable, mais une croissance *organique* définie par l'interaction des éléments sur la totalité est un objectif supportable. Or, historiquement, cette définition biologique est précisément celle du développement !

Les subtilités d'Herman Daly, tentant de définir un développement avec une croissance nulle ne sont tenables, ni en théorie, ni en pratique¹⁶. Comme le note Nicholas Georgescu Roegen : *Le développement durable ne peut en aucun cas être séparé de la croissance économique.(...) En vérité, qui a jamais pu penser que le développement n'implique pas nécessairement quelque croissance?*¹⁷ En tout cas, pour les auteurs du rapport Brundtland qui ont lancé l'expression, il n'y a aucun doute. Ils proposent un chiffre de croissance annuel de 5 à 6 % pour les pays en développement et de 3 à 4 % pour les pays industrialisés¹⁸. D'une certaine façon, Ignacy Sachs en tire la conclusion logique sur l'inutilité ou la redondance du qualificatif. *Le moment est venu, peut-être, de proposer une révolution sémantique et de revenir au terme "développement" sans aucune qualification, à condition bien entendu de le redéfinir en tant que concept pluridimensionnel*¹⁹.

¹⁴ Gérard de Bernis, "Développement durable et accumulation", in *Tiers-Monde*, n° 137, p.96

¹⁵ Mesarovic et Pestel, *Strategia per sopravvivere*, Mondadori, Milano, 1974

¹⁶ Une augmentation du revenu (au sens Hicksien) sans atteinte au capital naturel permettrait d'affirmer qu'une croissance soutenable est une contradiction dans les termes, pas un développement durable. Voir Gianfranco Bologna et alii, *Italia capace di futuro*, WWF-EMI, Bologne, 2001, pp. 32 et ss.

¹⁷ Nicholas Georgescu-Roegen, "An Emigrant from a Developing Country. Autobiographical Notes I", in J. A. Kregel (ed.), *Recollections of Eminent Economists*, Macmillan, London, 1989, p. 14, cité Bonaiuti, op. cit. p. 54.

¹⁸ Franck-Dominique Vivien, "Histoire d'un mot, histoire d'une idée : le développement durable à l'épreuve du temps", in *Le développement durable de l'utopie au concept*, Editions scientifiques et médicales Elsevier, 2001, p. 58.

¹⁹ I.Sachs, op. cit., p.54. Il ajoute : "C'est l'occasion d'approfondir le concept de développement" (Ibidem, p. 60).

En fait, les caractères durable et soutenable renvoient non au développement *réellement existant* mais à la reproductibilité à long terme. La reproduction durable a régné sur la planète en gros jusqu'au XVIII^{ème} siècle ; il est encore possible de trouver chez les vieillards du tiers-monde des «experts» en reproduction durable. Les artisans et les paysans qui ont conservé une large part de l'héritage des manières ancestrales de faire et de penser vivent le plus souvent en harmonie avec leur environnement ; ce ne sont pas des prédateurs de la nature²⁰. Au XVIII^{ème} siècle encore, en prenant ses édits sur les forêts, en réglementant les coupes pour assurer la reconstitution des bois, en plantant des chênes que nous admirons toujours pour fournir des mâts de vaisseaux 300 ans plus tard, Colbert se montre un expert en *sustainability*. Ce faisant, ces mesures vont à l'encontre de la logique marchande, à court terme.

Voilà, dira-t-on, du développement durable ; mais alors, il faudrait le dire aussi des pratiques de tous ces paysans qui plantaient de nouveaux oliviers et de nouveaux figuiers dont ils ne verraient jamais les fruits, mais en pensant aux générations suivantes, et cela sans y être tenu par aucun règlement, tout simplement parce que leurs parents, leurs grands-parents et tous ceux qui les avaient précédés avaient fait de même²¹.

Bien évidemment, cette conduite prudente, s'il en est, n'a rien à voir avec le développement réellement existant aujourd'hui.

Finalement, le développement durable est suspect à priori parce qu'il fait l'unanimité. Les signataires de l'appel d'Heidelberg comme leurs adversaires, par exemple, en font un article de foi²². Une clef qui ouvre toutes les portes est une

²⁰ En dépit de la coquetterie que l'on se donne de contester la sagesse des "bons sauvages", celle-ci se fonde tout simplement sur l'expérience. Les "bons sauvages" qui n'ont pas respecté leur écosystème ont disparu au cours des siècles.

²¹ Cette observation de Castoriadis rejoint la sagesse millénaire évoquée déjà par Ciceron dans le "de senectute". Le modèle du "développement durable" mettant en œuvre le principe de responsabilité est donné par un vers cité par Caton : "Il va planter un arbre au profit d'un autre âge". Il le commente ainsi : "De fait, l'agriculteur, si vieux soit-il, à qui l'on demande pour qui il plante, n'hésite pas à répondre : "Pour les dieux immortels, qui veulent que, sans me contenter de recevoir ces biens de mes ancêtres, je les transmette aussi à mes descendants". Ciceron, *Caton l'ancien (de la vieillesse)*, VII-24, Les belles lettres, Paris, 1996, p. 96.

²² Appel d'Heidelberg : "Nous attirons l'attention de tous sur l'absolue nécessité d'aider les pays pauvres à atteindre un niveau de développement durable et en harmonie avec celui du reste de la planète, de les protéger contre les nuisances provenant des nations développées, et d'éviter de les enfermer dans un réseau d'obligations irréalistes qui compromettrait à la fois leur indépendance et leur dignité". Le contre appel des scientifiques français intitulé "Appel à la raison pour une solidarité planétaire" : "Nous affirmons au contraire la nécessité de prendre pleinement en compte l'ensemble des critères culturels, éthiques, scientifiques et esthétiques pour engager le monde dans la voie d'un développement équitable et durable". Et comme si ce n'était pas suffisant, on ajoute : "faire reculer la pauvreté dans le monde et promouvoir un développement diversifié et durable des sociétés humaines dans le respect de l'environnement" (cela n'allait pas de soi, par conséquent...), in *Archimède et Léonard*, N° 10, hiver 1993-94, pp. 90-91.

mauvaise clef. Un concept qui satisfait le riche et le pauvre, le Nord et le Sud, le patron et l'ouvrier, etc., est un mauvais concept. Chacun y met ce qu'il veut, et pendant qu'on investit ses espoirs dans les mots, les pratiques se chargent de vous détrousser et de vous étrangler. Le socialiste, ami de Marx, August Bebel, avait coutume de se demander quelle sottise il avait pu dire quand la bourgeoisie l'applaudissait au Reichstag. Les partisans de l'anti-mondialisation qui préconisent un développement durable devraient être amenées à se poser des questions en voyant que le Président Jacques Chirac crée un ministère qui reprend cet intitulé et que Michel Camdessus, l'ancien président du Fonds Monétaire International, signe un manifeste pour un développement soutenable qui circule parmi les célébrités.

On peut donc dire qu'en accolant l'adjectif durable au concept de développement, on ne fait qu'embrouiller un peu plus les choses. Il est douteux que cela suffise à résoudre les problèmes. C'est pourquoi, en fin de compte, le développement durable, cette contradiction dans les termes, est terrifiant et désespérant ! Au moins, avec le développement non durable et insoutenable, on pouvait conserver l'espoir que ce processus mortifère aurait une fin.

Il s'arrêterait un jour, victime de ses contradictions, de ses échecs, de son caractère insupportable et du fait de l'épuisement des ressources naturelles.

On pouvait ainsi réfléchir et travailler à un après-développement moins désespérant, bricoler une post modernité acceptable. En particulier, réintroduire le social et le politique dans le rapport d'échange économique, retrouver l'objectif du bien commun et de la bonne vie dans le commerce social. Le développement durable nous enlève toute perspective de sortie, il nous promet le développement pour l'éternité !
